

Prédication : La Résurrection, toute une histoire !

Le récit de la résurrection dans l'Évangile selon Jean pourrait passer, à première vue comme un témoignage digne de confiance et sur lequel des siècles de doctrine chrétienne se sont enracinés. Mais raconter l'histoire du tombeau vide ne va pas de soi, et c'est ce geste scripturaire qu'il nous faut peut-être reconsidérer en ce matin de Pâques. La communauté de Jean, qu'on a coutume d'appeler la communauté johannique, écrit l'histoire qui la fonde. Il ne s'agit pas ici de l'histoire de Jésus, d'une « Vie de Jésus » qui viendrait s'ajouter à toutes les vies de Jésus que l'on a voulu écrire en reconstituant un Jésus historique dont on ne connaît que très peu de chose, mais il s'agit de l'histoire de la foi de toute une communauté de croyants qui ont décidé de se réunir à la suite d'un maître. Écrire l'histoire n'est jamais neutre, et nous constatons aujourd'hui de façon très manifeste que le récit historique est toujours un enjeu pour les pouvoirs en place.

En ce moment même, de grandes puissances dont on pourrait penser qu'elles ne se construisent pas sur les mêmes racines idéologiques, usent de la même arme pour réviser l'histoire et interdisent que les universités et autres lieux de recherche emploient certains mots, certains récits, certaines idées, pour développer la pensée. Là où l'histoire s'écrit, l'idéologie n'est jamais loin. Non pas que les historiens soient de mauvaise foi quand il tentent de restituer l'histoire d'un pays, d'un peuple ou d'une nation ; mais parce que le simple fait de choisir entre ces trois mots, nous oblige à partir de points de vue très différents et influence forcément la recherche. Il n'y a pas d'histoire pure, et le point de vue qu'on adopte pour parler des faits est déjà une prise de parti qui influencera le récit que l'on construit.

Par exemple, ce matin, je me place consciemment d'un point de vue critique à l'égard des textes bibliques, avec l'intention de comprendre comment actualiser des témoignages qui parlent d'un contexte qui n'est plus du tout le nôtre. Comment lire la résurrection aujourd'hui sans emprunter l'issue de secours du mystère ? De ce fait, une telle démarche s'inscrit dans une théologie particulière qu'on peut appeler protestante libérale. Mais beaucoup peuvent voir dans cette démarche la promotion d'une idéologie particulière qui vise à utiliser le texte biblique dans un sens propre à faire prévaloir la liberté du croyant sur l'obéissance aux dogmes que prévoit l'Église qui a établi cet Évangile comme texte canonique ; le prétendant ainsi intouchable. Il est évident que le geste critique qui vise à chercher quelle idéologie sous-tend la résurrection selon l'Évangile de Jean apparaîtra comme une exaction aux yeux de celles et ceux qui souhaitent défendre une idéologie de la pureté des textes et du témoignage chrétien. Si aucun discours ne peut prétendre à la vérité pure, en être conscient et le dire fait toute la différence. Les systèmes qui excluent cette diversité de points de vue sont toujours suspects car ils prétendent connaître la vérité, avant même de la chercher. Nous le voyons aujourd'hui dans l'exclusion des recherches qui pourraient mettre en doute la légitimité de pouvoirs autoritaires.

En religion aussi, et peut-être plus qu'ailleurs, il y a des mots interdits. Dire qu'écrire un Évangile est un acte politique, que les témoignages bibliques sont des œuvres humaines motivées par des intérêts communautaires et identitaires particuliers n'est pas si simple en théologie et on a tôt fait de taxer ces démarches de blasphèmes. Mais cette attitude critique n'est-elle pas, ce que nous pouvons entrevoir de l'attitude de Jésus lui-même qui, si l'on en croit ses dires rassemblés et redistribués dans les récits des Évangiles, critique les pensées religieuses de son temps et la lecture de la loi et des prophètes, pour mieux démasquer les intérêts et les pouvoirs qu'elles servent ? Seule cette critique lui permet de découvrir comment vivre libre devant Dieu, malgré l'oppression et la marginalisation qu'organisent ces pouvoirs.

À force de considérer la Bible comme un monument intouchable, on risquerait de la laisser à ceux qui veulent l'utiliser comme arme de propagande pour soutenir leur propre idéologie. L'enseignement du Christ deviendrait alors lettre morte, dans un tombeau scellé à tout jamais par l'énorme pierre des institutions et les pouvoirs religieux ou temporels.

Mais l'Évangile de Jean construit le témoignage vivant qui fonde la communauté johannique dans son identité et dans sa vie communautaire. Cela implique de faire avec le contexte et avec l'histoire à laquelle elle se rattache. Pourquoi raconter l'événement d'un tombeau retrouvé vide ? Comment un tel récit peut-il fonder une communauté ? Quel désir sous-tend cette façon de présenter la fin d'un maître ? Dans l'Antiquité le récit des origines et des fins des grands personnages se présentent, comme aujourd'hui comme des clés de compréhension de ce qu'il faut retenir de la doctrine que sous-tend le récit. Alors, d'un tombeau vide qui leur faisait problème, les communautés de disciples de Jésus en diaspora, on voulu faire un signe. Sans doute le problème ne se posait-il pas de façon si aiguë pour les toutes premières communautés de la Voie qui étaient encore à Jérusalem et qui avaient intégré directement la violence d'une crucifixion et connaissaient le sort qu'on réservait aux corps suppliciés. Le problème du tombeau n'a donc pas été d'emblée le cœur de leur récit sur l'enseignement de Jésus. Sa parole, son enseignement, suffisaient à faire lien entre lui et ses disciples au-delà de la mort. Mais les communautés qui étaient contraintes à la diaspora dans tout le bassin méditerranéen avaient d'autant plus besoin d'une topologie légendaire à laquelle se raccrocher qu'ils étaient loin de Jérusalem et de la crucifixion, par le temps et l'espace.

Le tombeau vide devenait ainsi la fiction utile d'un pèlerinage utopique pour fixer un nouveau lieu d'origine de leur pensée et de leur foi. Quelque part en Palestine, un Maître de sagesse était mort supplicié et avait laissé vide le tombeau qu'on lui avait prêté, défiant toutes les lois de l'existence humaine et défiant toutes les idéologies de son temps par l'affirmation d'une vie éternelle plus forte que la mort. Le génie du christianisme n'est pas d'avoir imaginé le tombeau de leur maître comme un mémorial, mais de l'avoir imaginé vide du corps du maître. Le tombeau vide est à la fois le lieu de la mémoire d'une communauté de disciples qui pourraient aller se recueillir sur la tombe de leur maître et à la fois le lieu où il est inutile d'aller se recueillir puisque le maître n'est plus dedans, mais partout avec ses disciples.

La résurrection nous propose une nouvelle anthropologie, une nouvelle vision de l'être humain. L'Évangile de Jean choisit des motifs qui relient Jésus aux grands thèmes du judaïsme, et s'il semble s'inscrire toujours en faux contre ceux qu'il appelle : « les Juifs », c'est pour mieux réinvestir l'héritage du judaïsme à travers l'enseignement de Jésus. Les Juifs dont parle Jean sont en fait les Judéens, ceux qui détiennent le pouvoir sur toutes les synagogues de la diaspora et qui sont donc à l'origine des clivages qui animent alors les communautés juives pharisiennes et les communautés qui affirment que Jésus est le Christ, donc le Messie. Lire « les Juifs » comme une attaque chrétienne antisémite serait une aberration puisque cette dénomination distingue deux courants théologiques au sein même du judaïsme. Mais certains idéologues n'ont pas hésité à le faire. Parmi les symboles qui instituent la pensée johannique dans ce contexte, Jean choisit celui du tombeau prêté à Abraham pour sa femme Sarah. Il choisit de situer la scène dans un jardin, autre fiction fondatrice dans laquelle se raconte la relation de la première humanité avec son Dieu, mais le jardin est aussi ce mythe des commencements et d'une Genèse, écrite après l'exil à Babylone et posant les bases d'une pensée juive elle aussi en diaspora.

Jésus ressuscitant dans le jardin est ainsi institué comme être divin préexistant à la création du monde, comme en écho au Prologue du même Évangile où Jésus est présenté comme le Verbe existant avant le commencement du temps. Parmi les différents courants juifs d'alors, cette compréhension de la figure de Jésus regroupe ceux que les autres Juifs appellent les Nazaréens et qui vont devenir de plus en plus indésirables dans le paysage religieux. Jésus, pain descendu du ciel comme la manne du peuple de Dieu, laisse derrière lui un vide propice à un nouveau langage pour la foi juive : le tombeau devient le saint des saints, où deux hommes entrent et sortent comme Moïse et Aaron en leur temps, où deux anges encadrent le lieu où Jésus gisait, comme les chérubins de l'arche d'alliance encadraient et veillaient sur la loi dans l'arche d'alliance. Ici, c'est Jésus qui incarne cette loi et lui donne vie. Cette théologie devait être insupportable pour les Juifs contemporains de la communauté johannique, parce qu'elle faisait de Jésus le Messie tant attendu, et apportait un salut incompréhensible pour ceux qui attendaient la réhabilitation du temple et de ses rites à Jérusalem. À eux aussi, les mots donnaient des envies de meurtres. L'Évangile de Jean nous parle des menaces de mort qui pesaient sur la communauté qui avait osé écrire cet Évangile. L'hostilité se diffuse partout dans ce témoignage d'une foi qui tente d'affirmer la force du langage contre l'idéologie d'un pouvoir religieux.

L'Évangile de Jean repose les questions philosophiques et métaphysiques qui animent toute vie croyante et institue l'être humain en être de parole, qui témoigne de sa foi en Dieu sans autre pouvoir que celui de la pensée. Une foi désarmée. En dénonçant les appétits de pouvoir qui motivent les discours des pharisiens de son époque, il nous met devant le défi de penser Dieu sans en faire une idéologie. L'Évangile de Jean raconte l'histoire d'une réinterprétation, l'histoire d'une conversion d'une religion où l'attente du salut permettait de ne sauver que les intérêts de quelques-uns à une religion dans laquelle le salut s'adresse à tout être humain qui se reconnaît enfant de Dieu. C'est l'histoire d'une nouvelle naissance pour l'humanité.

Le tombeau vide de Jean transforme le saint des saints en un ventre d'où une nouvelle naissance est possible pour tout être humain. Et Marie Madeleine en est l'accoucheuse, la maïeuticienne ; elle va voir, appelle des témoins, puis revient, puis attend dans les larmes la naissance de ce sauveur qu'elle a peur d'avoir perdu. C'est en le reconnaissant, en se faisant nommer par lui, qu'elle naîtra elle-même à une nouvelle vie et qu'elle comprendra ce qu'est ce salut pour elle.

Ce matin, c'est le jour de la résurrection de Jésus ; c'est le jour où il peut devenir le Christ pour chacun de nous. C'est le jour d'une nouvelle vie suscitée par la foi.

AMEN.